

A propos d'oeuf

Autor(en): **H.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 13

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nos portraits.

III

On n'est presque jamais seul dans le salon de M. Welti ; il y a toujours plusieurs personnes qui attendent. Si le grand stéréoscope placé sur la table est libre, asseyez-vous en face, tournez le bouton et amusez-vous à regarder les panoramas de Paris, de Jérusalem et autres curiosités, tout en ne négligeant pas ce qui se passe autour de vous. — Il y a là un beau monsieur qui a fait mille manières pour se décider à faire sa photographie ; il ne tient nullement à son portrait ; mais enfin il a dû céder aux instances réitérées de sa famille et de ses amis.

Ce sacrifice paraît beaucoup l'ennuyer. Cependant, sans en avoir l'air, il se mire de temps en temps dans la glace devant laquelle il a l'occasion de passer souvent en se promenant à pas mesurés dans le salon. Il s'approche parfois de la fenêtre pour regarder le temps qu'il fait, et, caché dans l'embrasure, il tord soigneusement sa moustache, relève sa chevelure et s'assure que sa cravate est coquettement nouée.

Un autre monsieur s'est assis dans un fauteuil en face de la grande et belle psyché qui est au fond, afin de pouvoir, par quelques regards dérobés, juger de l'effet qu'il fera dans quelques instants sur la chaise photographique. On voit qu'il est satisfait de sa personne ; à la vue de son image, une seule chose l'étonne, celle de n'avoir jamais pu arriver au Grand Conseil.

Sur le divan, de jeunes demoiselles, mises avec beaucoup de coquetterie, ne font aucun mouvement, crainte de déranger quelque chose dans leur toilette ; elles tiennent à arriver en face de l'objectif de M. Welti, fraîches et gracieuses comme des chérubins.

Puis on entend le caquet de trois jolies femmes de chambre groupées dans un coin :

— Comment trouves-tu ma robe ?

— Bien jolie... ça vient de chez Bonnard ? Tu aurais dû mettre un volan de plus.

— Combien ça peut-il bien coûter pour se faire tirer en portrait ?

— C'est suivant la grandeur.

— Ah ! c'est suivant la grandeur ?... Et bien je suis fraîche, moi qui suis grande... mais que veux-tu... il veut absolument que je la lui donne.

— Crois-tu qu'on verra mon portrait ?...

L'arrivée du photographe fait cesser les conversations. Toujours souriant et aimable, il conduit, à tour de rôle, ses clients dans l'atelier admirablement exposé et d'où le regard embrasse les riants vergers et terrasses qui s'étagent entre le quartier de Saint-François et la rue du Midi.

Vous croyez peut-être qu'en arrivant dans l'atelier le photographe va vous placer devant son instrument ; pas du tout ; et c'est là que se révèle son talent. Il cause et fait causer ; il vous montre un objet d'art ; il vous déride au besoin par de bons mots, et sans que vous vous en doutiez, il étudie votre profil, la mobilité ou l'impassibilité de vos traits. En un mot, il étudie son sujet et la pose qu'il doit lui faire prendre. Tout cela se fait en quelques instants et il est rare que le résultat ne soit pas satisfaisant.

C'est ainsi que procèdent les photographes qui ont à cœur de donner à chacune de leurs productions quelque valeur artistique.

Mais gardez-vous de ceux qui, l'appui-tête en main, vous clouent sur le tabouret comme un chien de fayence en vous criant : « Ne bougez plus ! »

A ce commandement, on voit de pauvres diables entrer dans une affreuse anxiété ; leurs traits se tirent ; leurs regards se troublent ; leurs yeux pleurent et la grimace qui en résulte les rend méconnaissables.

Nous en avons vu de si peu expérimentés faire poser une sœur de charité comme on ferait poser un caporal et vice-versà. Aussi ceux qui se confient à de telles mains n'en rapportent guère que leur caricature, et nous nous demandons si ce n'est point de là qu'est venu l'usage, un peu vulgaire, il est vrai, de dire aux gens qui vous ennuyent : « Allez vous faire photographier ? » L. M.



A propos d'œuf.

Je me suis souvent demandé pourquoi de tout temps on a teint des œufs à Pâques, pourquoi on voyait jadis sur les places publiques des attroupelements nombreux de gens qui choquaient des œufs l'un contre l'autre pour les casser, opération qu'on nommait : *croquer des œufs* ? Ce jeu, du reste, où l'œuf cassant gagnait l'œuf cassé, m'a toujours rap-

pelé la fable du pot de terre et du pot de fer, et toutes mes investigations à l'égard de cette question ont abouti au résultat que voici :

Le printemps est une époque de renaissance chez la gent emplumée, espèce de réveil dans ses fonctions pondantes ou pondeuses, qui amène à la fois abondance et baisse de prix, en mettant le produit à la portée de toutes les bourses. Je regrette de n'en pas savoir plus long...

Mais il est de fait qu'un œuf frais pondu, blanc comme le marbre de Carrare, plaît au regard de l'homme, et plus encore à celui de l'enfant, lorsqu'il a revêtu toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses formes sont gracieuses, puisque de temps immémorial elles furent imitées par les architectes dans les pleins-cintres ou les ogives; l'œil-de-bœuf est de forme presque toujours ovoïde, et nos tonneliers se montrent artistes en meublant nos caves avec ces charmants *ovales* où nous mettons notre meilleur vin et où nous aimons parfois un peu trop à prolonger nos séances...

Si je vous ai parlé de l'élégance des formes de l'œuf, laissez-moi vous parler de son utilité. En effet, que deviendraient nos photographes, nos teinturiers, nos liquoristes, nos tonneliers et tant d'autres, s'ils n'avaient pas des blancs d'œufs, c'est-à-dire de l'albumine? Que feraient nos dames et leurs cuisinières, nos pâtisseries, nos confiseurs et nos gastronomes, s'ils n'avaient pas ce précieux produit des sérails emplumés? Ah! que de sauces manquées, que de biscuits lourds! Je déclare, à la face du ciel, qu'un cuisinier sans œufs est un soldat sans armes, et que priver les *chefs* de cet agent de la puissance culinaire, ce serait risquer tous les jours de les voir imiter le grand Vatel, qui se perça la bedaine parce que la marée n'arrivait pas à temps pour le dîner du roi! Mais non, mesdames, soyez tranquilles; l'œuf ne manquera jamais, et je défie même le plus fort des calculateurs, le plus habile des comptables de dire combien d'œufs sont pondus sur notre planète pendant l'espace d'une année. Ce compte en partie double, roulant sur des milliers de millions de milliards, serait probablement un *conte* en partie trouble...

Pour les anciens, l'œuf était le symbole du monde; Horace, qui passait pour ce que nous nommons une belle fourchette, prétend dans ses vers que les bons œufs doivent être blancs et longs. On lit dans l'Encyclopédie que certains hommes ont fait des œufs; quant à moi, je prends cela pour un canard encyclopédique, et cependant le bon Lafontaine avait déjà publié là-dessus une fable peu aimable pour la plus belle partie du genre humain, dont voici la morale :

Rien ne pèse tant qu'un secret,
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Comme on discutait un jour devant Christophe Colomb, à la table d'un grand d'Espagne, le mérite de sa découverte de l'Amérique, sous prétexte

qu'elle ne présentait aucune difficulté et qu'il n'avait *fallu qu'y penser*, il prit un œuf, et s'adressant aux convives : « Qui de vous, messieurs, se sent capable de faire tenir un œuf debout sur une de ses extrémités? » Chacun essaie, mais personne ne réussit. Colomb prend alors l'œuf, le frappe légèrement sur son assiette, et l'œuf reste en équilibre. Et tous de s'écrier : Ce n'était pas difficile. — Sans doute, répliqua Colomb avec un sourire ironique, mais il fallait y penser.

L'œuf de Colomb a passé en proverbe, et il y est fait allusion à propos d'une chose qu'on n'avait pas pu exécuter et qu'on trouve facile après coup.

Je ne sais trop où j'ai lu que Malibran, la célèbre cantatrice, sur laquelle Alfred de Musset fit les beaux vers qui suivent, avalait toujours un œuf cru avant de ravir au troisième ciel ses auditeurs par ses chants inimitables et inimités.

O Ninette, où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

Béranger, lui-même, le célèbre chansonnier, dans le *Vieux célibataire*, n'oublie pas cet utile produit :

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Et je ne puis m'empêcher, en lisant Goethe, de penser à la fameuse Fanny Elssler, lorsque l'heureux de son siècle fait danser Mignon sur des œufs dans son charmant roman de Wilhelm's Meisters Lehrjahre. Vous voyez donc que l'œuf, malgré ses divers rôles artistique, nutritif et autres, a encore son mot à dire dans la littérature !

Que de proverbes du reste n'a-t-on pas faits à son sujet, par ex. : « Ne mettez pas tous vos œufs dans un panier. » « Couver ses œufs » se dit d'un homme riche et inoccupé, « couver de l'œil » est le symbole de la sollicitude maternelle, et « donner un œuf pour avoir un bœuf, » celui de la ruse intéressée.

Lorsqu'on veut exprimer l'idée que pour jouir de certains avantages, il faut savoir subir les inconvénients qui y sont attachés, on cite ce proverbe : *Veux-tu des œufs, souffre le caquetage des poules.*

Il tondrait un œuf, se dit d'un homme excessivement avare qui cherche à faire du profit sur les moindres choses.

On cite à ce propos la réplique qui fut faite à un riche paysan par ses faucheurs, auxquels il reprochait de n'avoir pas fauché l'herbe assez près de terre : « Venez donc faucher avec nous, répondirent-ils, vous qui sauriez tondre un œuf. » H. C.

Troupier et Bijou.

Troupier, qu'on lâi desâi dinsé po cein que l'avâi servi pè Naples, n'étâi mardié pas on crouïo coo. Se s'étâi z'u einrolâ, n'est pas que l'ussé fé dâi caviès, bin lo contréro; mâ s'étâi amoratsî d'n'a